

À la recherche d'un principe d'élévation

CARL BERGERON, *La grande Marie, ou le Luxe de sainteté*,
Montréal, Médiaspaul, 2021, 78 pages

Marc André Bernier

Volume 16, numéro 1, automne 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97301ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bernier, M. A. (2021). Compte rendu de [À la recherche d'un principe d'élévation / CARL BERGERON, *La grande Marie, ou le Luxe de sainteté*, Montréal, Médiaspaul, 2021, 78 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(1), 29–29.

À la recherche d'un principe d'élévation

Marc André Bernier

Professeur, UQTR,

Centre interuniversitaire de recherche sur la première modernité

CARL BERGERON

LA GRANDE MARIE, OU LE LUXE DE SAINTETÉ

Montréal, Médiapaul, 2021, 78 pages



Au cours des décennies qui précéderent la Révolution française, les arts et la littérature se détournèrent de tout ce dont le XVIII^e siècle s'était enchanté jusque-là, depuis les marquises galantes et les abbés polis du roman libertin jusqu'aux bergers gracieux et aux déesses lascives de la peinture rococo. Toutes ces mignardises aristocratiques étaient devenues l'emblème d'élites corrompues, dont la bassesse et la cupidité se dissimulaient derrière le mensonge de ces apparences aussi séduisantes que déliquescentes. Désormais, la nouvelle génération favorisait

une esthétique de la grandeur et de la vertu,

dont l'Antiquité gréco-romaine offrait le modèle et qui, portée par des valeurs civiques et républicaines, exprimait une volonté de régénérescence. À la fin du XVIII^e siècle, les révolutionnaires des deux côtés de l'Atlantique opposèrent ainsi, aux indignités de l'Ancien Régime, une aspiration à l'élévation. Mais à l'aube du XXI^e siècle, la crise que traverse notre civilisation appellerait-elle à replacer de nouveau, au cœur de notre culture, un tel sens de l'élévation? Voilà la question essentielle que pose l'ouvrage de Carl Bergeron.

Ce que Bergeron appelle «un principe de vie et d'ascension» (p. 69) devrait d'autant plus requérir le temps présent que lui seul permettrait de rompre, de manière radicale, avec une modernité hyperlibérale qui, enracinée dans une promotion aveugle de l'intérêt individuel, «est peut-être en train de mener la Terre à sa perte» (p. 56). Au surplus, cette rude épreuve de l'incertitude des temps à venir, qu'éprouve l'ensemble du monde occidental, s'exprime avec une acuité toute particulière au Québec, dont le destin est depuis toujours celui d'un «pays flottant et incertain» (p. 45). Dans tous les cas, ce sentiment des impasses auxquelles conduit la civilisation du temps présent invite à conclure à ses insuffisances et, de ce fait, à la nécessité d'une refondation.

C'est donc dans ce contexte que «le poète d'aujourd'hui [...] se demande: que faire?» (p. 69) Tout l'intérêt de l'ouvrage de Bergeron tient à l'originalité de sa réponse: se réapproprier un monde disparu, profondément différent du nôtre, mais dans lequel s'enracine pourtant notre identité, car nous en venons. Ce monde, c'est celui des origines de la Nouvelle-France, période qui court sur environ trois décennies (1635-1663) et que les historiens ont souvent qualifiée d'«épopée mystique». Investir ce lieu de mémoire exige d'abord de se défaire des représentations associées à cet âge héroïque, qui fut jadis celui des martyrs pour l'historiographie cléricale, puis celui des illusions obscurantistes pour les intellectuels laïcs de la Révolution tranquille. Cet exercice préalable de mise à distance des préjugés est, à vrai dire, d'autant plus indispensable que lui seul permet de renouer le dialogue avec «un monument littéraire et

mystique, façonné dès l'origine par une femme de génie» (p. 13): Marie de l'Incarnation (1599-1672).

Née à Tours, Marie de l'Incarnation était arrivée à Québec en 1639; fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France, elle fut assurément la plus illustre de ces «Amazones de Dieu» (p. 33), suivant l'expression du jésuite Paul Le Jeune. Bergeron consacre de belles pages à l'œuvre de cette «héroïne des commencements» (p. 47), dont non seulement l'enjouement et l'élégance de la prose rappellent Mme de Sévigné, mais que porte encore une «expérience intérieure incandescente» (p. 26), celle des grandes mystiques de la Contre-Réforme. C'est même le portrait d'un personnage d'épopée qui se dessine sous la plume de Bergeron. «Souverain désir et désir souverain de Marie, écrit-il [...] désir non de confort terrestre, de célébrité mondiale et d'avoir, mais désir d'amour absolu, de gloire cachée et d'Être: désir de luxe de sainteté» (p. 39). Plus loin, il poursuit: «Ce pays de roches, de glaces et de forêts a trouvé une femme à la mesure de son infini, pleine du "feu amoureux" du Seigneur» (p. 40).

Jadis, les révolutionnaires du XVIII^e siècle finissant avaient trouvé chez les Anciens le principe d'élévation sur lequel édifier un monde nouveau, celui de la Cité démocratique moderne. De nos jours, Bergeron renoue avec cette exigence, celle pour laquelle une culture ne peut ni durer ni, a fortiori, se réinventer dans l'oubli de tout principe d'élévation. Or, ce principe, il le découvre dans une œuvre écrite dans les forêts du Nouveau Monde il y a près de quatre cents ans. Celle-ci fait entendre non seulement une parole des origines, où se fixe «l'axe de l'histoire du Québec» (p. 50), mais encore un souffle, celui que lui procurent «la noblesse et la grandeur mêmes» (p. 54).

Chez Bergeron, la noblesse et la grandeur s'affirment en effet comme le contrepoison dont a urgemment besoin une époque comme la nôtre, où triomphent la «vulgarité d'âme» (p. 73) et, plus généralement, le «Parti du ressentiment» (p. 28), lequel fédère sous son étendard tous les populismes qui avilissent le XXI^e siècle. Mais cette «apologie de la grande Marie» se veut aussi «un art poétique» (p. 74). C'est qu'on ne saurait réduire l'écrivain à «un simple reflet et symptôme de la société [...] où il vit»; il doit être aussi un «enfant de désir» qui «apporte avec lui la Bonne Nouvelle d'une vision d'un autre monde» (p. 70). Cette vision, le petit essai de Bergeron en est, pour ainsi dire, le laboratoire; sa lecture est stimulante à ce titre, mais il reste sans doute beaucoup à faire pour en préciser les contours, comme l'indique si bien ce vers de Gaston Miron, qui lui sert de conclusion: «je suis arrivé à ce qui commence» (p. 76).

